

JAVIER CERCAS

INDÉPENDANCE

ROMAN TRADUIT DE L'ESPAGNOL
PAR ALEKSANDAR GRUJIĆ ET KARINE LOUESDON



ACTES SUD

INDÉPENDANCE

DU MÊME AUTEUR

LES SOLDATS DE SALAMINE, Actes Sud, 2002 ; Babel n° 621.

À PETITES FOULÉES, Actes Sud, 2004.

À LA VITESSE DE LA LUMIÈRE, Actes Sud, 2006 ; Babel n° 865.

ANATOMIE D'UN INSTANT, Actes Sud, 2010 (prix littéraire international Mondello-Ville de Palerme, prix Jean Morer) ; Babel n° 1166.

LES LOIS DE LA FRONTIÈRE, Actes Sud, 2014 (prix Méditerranée étranger) ; Babel n° 1338.

L'IMPOSTEUR, Actes Sud, 2015 ; Babel n° 1485.

LE MOBILE, Actes Sud, 2016.

LE POINT AVEUGLE, Actes Sud, 2016.

LE MONARQUE DES OMBRES, Actes Sud, 2018 ; Babel n° 1709.

TERRA ALTA, Actes Sud, 2021.

“Lettres hispaniques”

Titre original :

Independencia

Éditeur original :

Tusquets Editores S.A., Barcelone

© Javier Cercas, 2021

© ACTES SUD, 2022

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-16543-7

JAVIER CERCAS

Indépendance

Terra Alta II

roman traduit de l'espagnol
par Aleksandar Grujičić et Karine Louesdon

ACTES SUD

À Raül Cercas et Mercè Mas, ma Terra Alta.

Melchor fit irruption dans l'établissement et, se frayant un chemin parmi les clients, il se dirigea vers le comptoir, s'assit sur un tabouret et commanda un whisky. Le barman le regarda comme s'il était un extraterrestre.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda-t-il.

— On se calme, répondit Melchor. Je suis là en ami.

— En ami ?

— C'est ça. Tu me le sers, ce whisky, oui ou non ?

Le barman tarda à répondre.

— Avec ou sans glaçons ?

— Sans.

Il était plus de trois heures du matin, mais l'endroit n'avait pas désempli. Sur le podium illuminé qui traversait la salle principale en son centre, des filles nues ou à moitié nues dansaient, criblées de lumières stroboscopiques, tandis que quelques hommes les dévoraient des yeux ; ça et là, d'autres filles, seules, en couple ou en groupe, attendaient l'arrivée des derniers clients. Ou la fin de la nuit. Les enceintes diffusaient "Like a Virgin", un vieux tube de Madonna.

— Il faut le voir pour le croire, entendit Melchor dans son dos.

Alors que le barman servait son whisky à Melchor, l'homme qui venait de parler prit place sur un tabouret à côté du policier. C'était un métis en tenue sombre, chauve et baraqué, mesurant au moins deux mètres. Melchor avala une longue gorgée de son verre que le métis montra du doigt.

— T'as arrêté le Coca ?

— Oui, répondit Melchor. Aujourd'hui c'est fête.

Le métis afficha une double rangée de dents d'un blanc éclatant.

— Si tu le dis. Et pourquoi ? Parce que le juge nous a donné raison et tu t'es retrouvé comme un imbécile ?

— Le juge ne vous a pas donné raison, Ducon, le corrigea Melchor. Il a seulement dit qu'il n'y avait pas de preuves contre vous. Mais t'inquiète, je finirai par les trouver. Sers-moi un autre whisky.

Le barman, qui ne s'était pas éloigné des deux hommes et tenait toujours la bouteille, le resservit. Sans arrêter de sourire, le métis fit pivoter le tabouret, tourna le dos au comptoir et, les coudes appuyés sur celui-ci, se mit à observer les danseuses sur le podium. Melchor prit une autre gorgée de whisky.

— Tu sais pourquoi j'aime autant cet endroit ? demanda-t-il.

Le métis ne dit rien. Melchor porta à nouveau son verre à ses lèvres.

— Parce qu'il me rappelle mon enfance, dit-il après avoir bu. Ma mère était pute, tu savais ça ? J'ai grandi dans ce genre d'endroit, entouré de putes comme celles-là et de macs comme toi. C'est ça que je suis en train de fêter : le retour au bercail.

La chanson de Madonna s'achevait, et l'éclat de rire du métis retentit dans le silence grandissant du bordel. Dans les haut-parleurs, Rosalía remplaça aussitôt Madonna et deux ou trois filles commencèrent à danser entre les clients et les collègues. Le métis posa sa grosse main sur l'épaule de Melchor.

— Ça, ça me plaît, monsieur l'agent, dit-il. Il faut savoir être bon perdant.

Il se mit debout et, adressant un clin d'œil au barman tout en désignant Melchor, ajouta :

— C'est la maison qui invite.

Melchor continua de boire sans lever le regard de son verre et, même si toutes le connaissaient, aucune fille ne vint vers lui. Quand il commanda son troisième whisky, l'une d'elles, pourtant, s'assit à ses côtés. C'était une Espagnole, brune, d'âge mûr, bien en chair, et elle portait un corset noir qui laissait ses seins à l'air. Elle lui caressa le cou et commanda une coupe de champagne. Le barman prévint Melchor :

— Les verres des filles ne sont pas compris dans l'invitation. Melchor eut un geste d'assentiment et le barman servit le champagne. Ils burent en attendant que le garçon s'en aille. Quand celui-ci partit servir à l'autre bout du comptoir, Melchor demanda :

— On le fait ou pas, alors ?

— Évidemment, répondit-elle.

— T'es sûre ? insista Melchor. Si on se fait choper, tu auras des ennuis.

La femme affecta une mine indifférente.

— Je ne suis pas du genre à me dégonfler, mon gars.

Melchor opina sans la regarder.

— D'accord, dit-il. On va attendre un moment. Quand tu me verras monter, tu les rejoins. Tu laisses la porte ouverte et tu leur dis que j'arrive tout de suite.

— Elles sont mortes de trouille. Tu veux que je t'attende ?

— Non. Rassure-les. Dis-leur qu'il ne se passera rien. Dis-leur que j'arrive tout de suite. Et là tu ouvres les deux autres portes, celles du balcon, et tu rentres chez toi ou tu reviens ici. Non, rentre chez toi, c'est mieux.

Il marqua une pause.

— Tu as tout compris ?

— Oui.

Melchor acquiesça encore, mais cette fois, il la regarda.

— Fais attention, dit-elle.

— Toi aussi, dit Melchor.

La femme se leva de son tabouret et, laissant sa coupe à moitié pleine sur le comptoir, s'éloigna.

Melchor buvait son whisky sans parler à personne, à part au barman, quittant sa place uniquement pour se rendre aux toilettes. Alors que l'établissement était désormais presque vide, le métis réapparut et, en le voyant, eut un sourire contrarié.

— T'es encore là ? demanda-t-il.

— C'est son sixième whisky, répondit le barman à la place de Melchor. Dommage que c'était pas du Coca : il serait déjà mort.

— Il faut que je voie ton patron, annonça Melchor.

Le front du métis se plissa ; son sourire avait soudain disparu, englouti par ses lèvres charnues de couleur mauve.

— Il n'est pas là.

Melchor fit claquer sa langue.

— Tu me prends pour un débile ou quoi ? Bien sûr qu'il est là. Il ne part jamais avant la fermeture : des fois que vous piquez dans la caisse.

Le métis le dévisagea avec un mélange de curiosité et de méfiance.

— Pourquoi tu veux voir le patron ?

— C'est pas tes oignons.

— Bien sûr que si.

— Il dit qu'il vient en ami, intervint le barman.

Le métis promena son regard du barman à Melchor et de Melchor au barman qui finit par hausser les épaules.

— Je voudrais m'excuser, dit Melchor. Pour le procès. Pour tous les ennuis. Enfin, tu vois ce que je veux dire.

Le métis sembla se détendre.

— Bien sûr. Ça me paraît très bien. Mais pour ça, pas la peine que tu le voies. Je le lui dirai : considère-toi comme excusé.

— Je voudrais aussi lui faire une proposition.

Le métis se remit en garde.

— Quelle proposition ?

— Ça, c'est pas à toi que je vais le dire.

— Alors tu peux oublier.

— Comme tu veux. Mais c'est une bonne proposition, elle l'intéressera.

Il regarda le serveur avant de continuer :

— Je ne suis pas sûr qu'il sera ravi, quand il apprendra que tu ne m'as pas laissé lui en parler.

Le métis eut l'air d'hésiter ; il jeta un regard au barman et, tout en scrutant Melchor, au bout de quelques secondes il s'écarta un peu, suffisamment pour parler au téléphone sans risquer d'être entendu. Après avoir raccroché, il indiqua d'un geste résigné au policier de le suivre.

Ils traversèrent la piste de danse déserte, montèrent deux étages par un escalier étroit et, en arrivant au second palier, le métis ouvrit une porte et l'invita à entrer. De l'autre côté l'attendait le bureau du patron qui ne se leva pas quand il vit Melchor franchir le seuil. Pas plus qu'il ne tendit la main. Il était assis derrière

une table légèrement bancal, les mains bien en vue et un éclat railleur dans les yeux.

— Pourquoi tu ne m'as pas dit que tu étais là ? demanda-t-il en montrant à Melchor un fauteuil en face de lui. Je serais descendu te saluer.

Melchor ne s'assit pas. Le patron était un homme à l'apparence laborieusement soignée, la cinquantaine, les cheveux gominés, la barbe bien entretenue et striée de poils blancs, les mains couvertes de bagues ; il était en bras de chemise, portait des bretelles et arborait une chaîne en argent sur le torse, avec un grand médaillon doré. Il s'appelait Eugenio Fernández mais, pour des raisons que Melchor ignorait, tout le monde le connaissait sous le nom de Papa Moon.

— On m'a dit que tu tenais à t'excuser, continua-t-il. On m'a aussi dit que tu noyais ton chagrin dans le whisky. Tu fais bien. De toute façon, je t'avais prévenu que tu allais te casser les dents. C'est l'avantage de vivre dans une démocratie, mon grand : ici, on est tous innocents tant que le contraire n'est pas démontré. Même moi, qui ne lis pas de livres comme toi. Ça au moins, je l'ai compris. Tu ne t'assois pas ?

Melchor ne répondit pas. Papa Moon interrogea du regard le métis qui se tenait derrière le policier et qui haussa les épaules. Dans le dos de Papa Moon, il y avait un lampadaire allumé, et devant lui, sur le bureau, une lampe flexible ; les deux éclairaient faiblement la pièce. Encastrée dans le mur du fond, en face de la table, une télévision à écran plasma retransmettait à volume très bas un match de la NBA.

— Tu ne vas rien dire ? demanda encore Papa Moon.

— J'ai une proposition à te faire, lâcha enfin Melchor.

— C'est ce que Samuel m'a annoncé.

Papa Moon fit légèrement pivoter son siège et ouvrit des bras accueillants.

— Je suis tout ouïe.

Melchor se tourna brièvement vers le métis puis vers le patron.

— Sois tranquille, essaya de le rassurer Papa Moon. Tu peux parler : Samuel est quelqu'un de confiance.

Melchor n'écarta pas son regard de Papa Moon qui, au bout de quelques secondes, soupira et, d'un mouvement de tête, indiqua

au métis de partir. Après un instant d'hésitation, le métis fouilla Melchor, qui le laissa faire : il n'était pas armé ; il avait juste une paire de menottes dans ses poches. Le métis demanda ensuite :

— Vous êtes sûr, chef ?

Papa Moon fit oui de la tête.

— Commence à fermer, ordonna-t-il. Je descends tout de suite.

À contrecœur, le videur sortit et referma la porte derrière lui.

— Eh bien...

Le chef se cala dans son fauteuil.

— Je t'écoute.

Melchor avança de deux pas, appuya les poings sur la table et, allongeant son buste par-dessus le bureau, s'approcha très près de Papa Moon, comme pour lui murmurer quelque chose à l'oreille.

— C'est à propos des gamines, lui dit-il.

Le chef fit une moue de lassitude.

— Tu n'as pas lâché l'affaire ?

Melchor le fixait des yeux. Papa Moon demanda :

— Qu'est-ce qu'elles ont, les gamines ?

Il y eut un autre silence puis un sourire complice perça sur le visage du chef.

— Ah, c'est donc ça, dit-il. Elles te plaisent, à toi aussi ?

Il voulut ajouter quelque chose, mais ce fut impossible : Melchor lui asséna un violent coup de tête sur le front et, sans lui laisser le temps de réagir, il le saisit par la nuque et lui cogna le crâne contre la table qui craqua comme si elle était cassée. Puis il la contourna et, attrapant l'homme par le cou, il le mit debout et le frappa encore, lui décochant d'abord un coup de poing dans le ventre, suivi d'un coup de pied dans les testicules. Papa Moon s'écroula au sol dans un hurlement.

— Ne crie pas, l'avertit Melchor. – Il avait saisi la chaîne en argent du patron et l'écrasait contre sa pomme d'Adam comme pour l'étrangler. – Si tu recommences à brailler, je te défonce pour de bon.

Papa Moon était à genoux, en quête d'air pour respirer.

— T'es fou ou quoi ? réussit-il à gémir, rouge comme une tomate.

Melchor lui porta un autre coup à la tête en la frappant contre le rebord de la table, le gifla, avec la main qui tenait la chaîne il lui attrapa les bras et les tordit dans son dos tout en le fouillant de l'autre main pour trouver son portable, qu'il éclata contre le sol.

— Et le flingue, il est où le flingue ? demanda-t-il.

— Tu vas me casser le bras.

— Je t'ai demandé où était ton flingue.

— Quel flingue ?

Cette fois, c'est le visage de Papa Moon qui finit écrasé contre le sol. Quand Melchor lui releva la tête, du sang coulait de son nez et lui mouillait la barbe. Melchor répéta sa question. Le chef y répondit et, sans le lâcher, Melchor ouvrit un tiroir, sortit le pistolet et s'assura que le chargeur était plein. Il obligea Papa Moon à se mettre debout.

— Là, t'as péte un plomb, mon vieux, réussit-il à geindre. Tu peux dire adieu à ta carrière.

Melchor lui tordit davantage le bras et lui mit le canon du pistolet contre la mâchoire.

— On parlera de ça plus tard, chef, dit-il. Maintenant, on va sortir d'ici et tu vas être sage comme une putain d'image.

Il l'avertit, en agitant le pistolet contre lui :

— Tu pousses un cri, ça te pète à la gueule. À la première connerie, ça te pète à la gueule. C'est clair ?

Papa Moon gardait le silence. Melchor lui tordit de nouveau le bras et l'homme hocha la tête.

— Très bien, dit Melchor. En route.

Collés l'un contre l'autre, ils sortirent du bureau de Papa Moon, descendirent l'escalier par lequel Melchor était monté et, au premier étage, le policier entrouvrit une porte et passa une tête. Il y avait là une sorte de balcon, en réalité une cour-sive extérieure qui longeait la façade du bordel et d'où l'on voyait l'entrée et le parking où il y avait encore quelques voitures. Ils traversèrent précipitamment le balcon, laissèrent derrière eux un escalier qui descendait vers le parking et, tout au bout, Melchor entrebâilla une autre porte et s'assura qu'il n'y avait personne derrière. Il l'ouvrit alors pour de bon et ils pénétrèrent dans un autre couloir, celui-là intérieur et éclairé par une lumière

crue, sur lequel donnaient plusieurs portes d'où s'échappaient, pour certaines d'entre elles, des voix, des bruits et quelques rires. Melchor ouvrit la dernière. Trois adolescentes attendaient là : deux d'entre elles étaient blotties l'une contre l'autre dans un lit et la troisième se tenait debout au milieu de la chambre ; elles étaient toutes les trois noires comme le charbon et dévisageaient les nouveaux venus avec des yeux remplis d'attente et de panique. Melchor ferma la porte dans son dos, les regarda l'une après l'autre et leur demanda si elles étaient prêtes.

Seule celle qui était debout répondit par l'affirmative, mais les deux autres se levèrent aussitôt. Melchor les connaissait toutes les trois. Elles étaient nées à Lagos, au Nigeria, et dans le fond, leurs histoires se ressemblaient. Elles étaient toutes les trois arrivées à Madrid quelques années plus tôt, fuyant la misère et avec la promesse qu'elles pourraient faire leurs études en Espagne. C'est alors qu'on leur confisqua leur passeport et leur portable, qu'on leur interdit de contacter leurs familles et de sortir dans la rue, qu'on leur réclama soixante mille euros pour les frais de voyage et, afin de les terrifier, qu'on les soumit à un rituel qui consistait à leur couper les ongles et les cheveux, à leur raser le sexe et les aisselles et à les forcer à boire un breuvage hallucinogène. À partir de là, on les obligea à se prostituer. C'est ainsi que commença pour elles un périple à travers les bars à hôtesse de la moitié de l'Espagne, où elles travaillaient de dix-sept heures à quatre heures du matin pour rembourser les dettes qu'en théorie elles avaient contractées avec l'organisation qui, en pratique, les avait séquestrées. Un périple auquel Melchor avait décidé de mettre fin cette nuit-là.

Il obligea Papa Moon à s'asseoir par terre, à côté du lit des adolescentes, sortit ses menottes et attacha le poignet droit de l'homme à un pied du lit et le poignet gauche à l'autre.

— T'as perdu la tête, sale flic.

Papa Moon parlait avec toute la rage sourde que la raclée lui avait insufflée.

— Cette fois, tu vas le payer cher.

Ce furent ses derniers mots : Melchor lui fourra un mouchoir dans la bouche et le lui enfonça jusqu'à la gorge. Les trois adolescentes assistaient à l'opération depuis la porte de la chambre, tremblantes de peur.

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Melchor quitte provisoirement sa Terra Alta d'adoption pour venir prêter main-forte aux services de police de Barcelone dans une affaire de tentative d'extorsion de fonds basée sur l'existence présumée d'une *sextape*. L'enquête doit être menée avec célérité et discrétion car la victime est la maire de la ville.

L'inspecteur plonge alors dans l'univers de la haute bourgeoisie catalane et de ses rejetons élevés au-dessus des lois. Protégées par un clan qui leur assure une impunité de classe, ces âmes si bien nées connaissent peu de limites et la vie des sans-grades leur est parfaitement indifférente. Sous un vernis de raffinement, ces privilégiés n'ont rien à envier aux prostituées et aux junkies peuplant les bas-fonds qui ont vu naître l'enquêteur. Et quand le chantage est assorti d'une demande de démission de l'édile, il apparaît évident qu'il est le fruit d'une manœuvre politique visant à déstabiliser la mairie pour favoriser quelques intérêts. L'indéfectible intégrité de Melchor est mise à rude épreuve au contact des rouges du pouvoir, là où règnent le cynisme, l'ambition décomplexée et l'arrogance des nantis.

Indépendance est un roman furieux qui brosse un portrait sans fard des élites politiques et économiques barcelonaises et vient épingle un mouvement souverainiste qui, en guise d'indépendance, entendrait surtout préserver celle de sa caste.

Javier Cercas est né en 1962 à Cáceres. Ses livres, traduits dans plus d'une trentaine de langues, ont connu un large succès international et lui ont valu de nombreux prix, notamment le prix Planeta 2019 pour Terra Alta, publié en France en 2021. Toute son œuvre est parue chez Actes Sud.

ACTES SUD

www.actes-sud.fr

DÉP. LÉG. : MAI 2022 / 23 € TTC France
ISBN 978-2-330-16543-7

